AMPHITRYON,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR MONSIEUR MOLIÈRE.

NOUVELLE ÉDITION.

À PARIS,

Chez VENTE, Libraire des Menus Plaisirs du Roi, au bas de la Montagne Sainte-Geneviève, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXVIII.

ACTEURS.

JUPITER, ſous la figure d'Amphitryon.
MERCURE, ſous la figure de Soſie.
AMPHITRYON, Général des Thébains.
ALCMENE, Femme d'Amphitryon.
CLEANTHIS, Suivante d'Alcmène, & Femme de Soſie.
ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATES, POLIDAS, POSICLÈS, } Capitaines Thébains.
SOSIE, Valet d'Amphitryon.

La Scène eſt à Thèbes, devant le Palais d'Amphitryon.

AMPHITRYON,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE, *seul.*

Qui va là ? Hé ! ma peur à chaque pas s'accroît.
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah, quelle audace sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon Maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi ! si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire ?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour,
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fut jour ?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'il parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.
Vers la retraite, en vain la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent ;
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,

Et la moindre faveur d'un coup d'œil careſſant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obſcurité,
Je vois notre maiſon, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambaſſade
Quelque diſcours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en & d'eſtoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien des gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils ſe ſont tenus loin?
Pour jouer mon rôle ſans peine,
Je le veux un peu repaſſer.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on mène,
Et cette lanterne eſt Alcmène,
A qui je me dois adreſſer.

(Soſie poſe ſa lanterne à terre.)

Madame, Amphitryon, mon maître & votre époux...
Bon. Beau début!... L'eſprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choiſir entre tous,
Pour vous donner avis du ſuccès de ſes armes,
Et du deſir qu'il a de ſe voir près de vous.
Ah! vraiment, mon pauvre Soſie,
A te revoir j'ai de la joie au cœur.
Madame, ce m'eſt trop d'honneur,
Et mon deſtin doit faire envie.
Bien répondu. *Comment ſe porte Amphitryon?*
Madame, en homme de courage,
Dans les occaſions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception!
Quand viendra-t-il, par ſon retour charmant,
Rendre mon ame ſatisfaite?
Le plutôt qu'il pourra, Madame, aſſurément;
Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite.
Ah! *Mais quel eſt l'état où la guerre l'a mis?*
Que dit-il, que fait-il? Contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peſte, où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes?
Que font les révoltés? dis-moi, quel eſt leur ſort?
Ils n'ont pu réſiſter, Madame, à notre effort;
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas, leur Chef, à mort,
Pris Télèbe d'aſſaut; & déja, dans le port,
Tout retentit de nos prouefſes.
Ah, quel ſuccès! O Dieux! qui l'eût pu jamais croire?

Raconte-moi, Sosie, un tel évènement.
Je le veux bien, Madame, & ſans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-ſavemment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, eſt de ce côté:
(Soſie marque les lieux ſur ſa main.)
C'eſt une Ville, en vérité,
Auſſi grande quaſi que Thèbe.
La rivière eſt comme là.
Ici nos gens ſe campèrent,
Et l'eſpace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur Infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Etoit la Cavalerie.
Après avoir aux Dieux adreſſé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le ſignal;
Les ennemis penſant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens a cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les Archers de Créon, notre Roi;
Et voici le corps d'armée,
(On fait un peu de bruit.)
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entends quelque bruit, ce me ſemble.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *ſous la figure de Soſie, ſortant de la maiſon d'Amphitryon.*

Sous ce minois qui lui reſſemble,
Chaſſons de ces lieux ce cauſeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent enſemble.

SOSIE, *ſans voir Mercure.*

Mon cœur tant ſoit peu ſe raſſure,
Et je penſe que ce n'eſt rien.
Crainte pourtant de ſiniſtre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*

Tu feras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, *ſans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me ſemble ſans pareille.
Il faut, depuis le tems que je ſuis en chemin,

Ou que mon Maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que, trop tard au lit, le blond Phœbus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE, *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce marand !
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence ;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE, *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah, par ma foi, j'avois raison ;
C'est fait de moi, chétive créature.
Je vois devant notre maison,
Certain homme, dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici. *(Il chante.)*

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter, & m'étourdir ainsi ?
(A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affoiblit peu-à-peu.)
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE, *à part.*

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine,
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme est ceci ?
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi ?
Peut-être a-t-il dans l'ame autant que moi de crainte ;
Et que le drôle parle ainsi,
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.
Faisons-nous du cœur par raison.
Il est seul, comme moi ; je suis fort ; j'ai bon maître ;
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là.

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

SOSIE. *(A part.)*

Moi. Courage, Sosie.

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi ?

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu Maître, ou Valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah, ceci me déplaît !

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon Maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un desir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même ?

MERCURE.

A toi-même ; & t'en voilà certain.

(Mercure donne un soufflet à Sosie.)

SOSIE.

Ah, ah, c'est tout de bon !

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu, l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets ;

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'est encore rien,
Nous verrons bien autre chose;
Pour y faire quelque pause,

Pourſuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

MERCURE *arrêtant Soſie.*

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCURE.

Je veux ſavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE.

Si juſqu'à l'approcher tu pouſſe ton audace,
Je fais ſur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment, chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !

Tu te dis de cette maiſon ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en eſt-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien, que fait cette raiſon ?

SOSIE.

Je ſuis ſon valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom eſt ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Hé, comment ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Ecoute.

Sais-

Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ? de quelle rage est ton ame saisie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité,
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême ;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Justice, Citoyens. Au secours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris ?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras....

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphe de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronerie
De vouloir profiter de la poltronerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame ;
Et le cœur est digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien, es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ;
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE *menaçant Sosie.*

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fais trève à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trève à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor, dis, traître ?

SOSIE.

Hélas, je suis ce que tu veux !
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux ;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;
Mais un bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, & tout Thèbes l'avoue :
Amphitryon jamais n'en eut d'autres que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie !

MERCURE.

Oui, Sosie ; &, si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE *à part.*

Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom !
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron !
Sans cela, par la mort....

MERCURE.

Entre tes dens, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi ?

SOSIE.

Non ; mais, au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,
Que les coups n'en seront point.
Signons une trève.

MERCURE.

Passe ;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie ?

MERCURE, *levant le bâton sur Sosie.*

Comment, tu peux ?....

SOSIE.

Ah, tout doux !

Nous avons fait trève aux coups.

MERCURE.

Quoi, pendard, imposteur, coquin ? . . . .

SOSIE.

Pour des injures,

Dis-m'en tant que tu voudras ;

Ce sont légères blessures,

Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie ?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole . . .

MERCURE.

Sus, je romps notre trève, & reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Etre ce que je suis est-il en ta puissance ?
Et puis-je cesser d'être moi ?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?
Et peut-on démentir cent indices pressans ?
Rêvé-je ? Est-ce que je sommeille ?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans ?
Ne sens-je pas bien que je veille ?
Ne suis-je pas dans mon bon sens ?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmène sa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis ?
Ne suis-je pas du Port arrivé tout à l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronerie ?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups ?
Ah, tout cela n'est que trop véritable,
Et, plût au Ciel, le fût-il moins !
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable ;
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête ; ou, sur ton dos, le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame,

Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmène sa femme,
M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène ;
Et qui du Port Persique arrive de ce pas :
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger ;
Frère d'Arpage, mort en pays étranger ;
Mari de Cléantis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager ;
Qui, dans Thèbe, ai reçu mille coups d'étrivière,
Sans en avoir jamais dit rien ;
Et, jadis, en Public, fus marqué par derrière,
Pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit ;
Et dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action ;
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.
(*haut.*)
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage ?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent ?

MERCURE.

A sa femme ; & sur elle il veut le voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent ?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon Maître.

SOSIE *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie ;
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il est déja Sosie ;
Il pourroit bien encor l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidelle

Pour démêler ce que je voi ;
Ce que j'ai fait tout seul, & que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne ;
C'est de quoi le confondre, & nous allons le voir.
(*haut.*)
Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer ?

MERCURE.

D'un jambon....

SOSIE *bas à part.*

L'y voilà !

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE *bas à part.*

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.
(*haut.*)
Je ne saurois nier aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie ; & j'y donne ma voix.
Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois ;
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord ;
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison, à ce qu'on voit, s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose ;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah, tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade !

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah, qu'est ceci, grands Dieux ! Il frappe un ton plus fort ;
Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, & retournons au Port.
O juste Ciel, j'ai fait une belle ambassade !

MERCURE *seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir ; & sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.

Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

SCENE III.

JUPITER *sous la figure d'Amphitryon*, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher :
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue ;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
Pourroit être blâmé dans la bouche publique ;
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en savoir gré.

ALCMENE.

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits ;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits :
Mais, quand je vois que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal ;
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême,
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas, est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée,
Au moindre choc dont on entend parler ?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont on est menacée ?
Et de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
Qui peut à tout moment trembler pour ce qu'il aime

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé,
Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.

Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
Aux tendres sentimens que vous me faites voir;
Et pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir;
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'est de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule,
Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER.

Ah! ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendresse,
Passe aussi celle d'un époux;
Et vous ne savez pas, dans des momens si doux,
Quelle en est la delicatesse!
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits ég ırds s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcmène,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,
Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant de vos vœux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne;
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut de pure source obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;
Que le mari ne soit que pour votre vertu;
Et que de votre cœur de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez, de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcmène, que vous ne pensez;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,

Et, du retour au Port, les momens sont pressés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un tems m'arrache de vous ;
Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux ;
Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTHIS *à part.*

O Ciel, que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri !
Et que que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses !

MERCURE *à part*

La nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;
Et, pour effacer les étoiles,
Le soleil, de son lit, peut maintenant sortir.

CLEANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi, c'est ainsi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et comment donc, ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte,
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas ?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer ?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie !
Nous avons tant de tems ensemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi, partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale ?

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles !
Quinze ans de mariage épuisent les paroles ;
Et, depuis long-tems, nous nous sommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon,
Vois combien, pour Alcmène, il étale de flamme,
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu, Cléanthis, ils sont encore amans !
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,

En

En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir attachés face à face,
A pousser les beaux sentimens.

CLEANTHIS.

Quoi, suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire !

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire,
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur,
De te voir, pour épouse, une femme d'honneur ?

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête ;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment, de trop bien vivre, on te voit me blâmer ?

MERCURE.

La Douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses :
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les sots ;
Et je prendrois pour ma devise,
Moins d'honneur & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment, tu souffrirois, sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence !

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatigante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chère ame,
Il me faut suivre Amphitryon.

CLEANTHIS *seule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?
Ah, que dans cette occasion,
J'enrage d'être honnête femme !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

VIens çà, bourreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire;
Et que, pour te traiter comme je le desire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON.

Quoi, tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je suis le valet, & vous êtes le Maître;
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouir sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame;
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou, comme auprès des Grands, on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

SOSIE.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire....

SOSIE.

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,

Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin ?

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire;
Je mentirai si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un Valet montre pour nous du zèle.
Passons. Sur les chemins, que t'est-il arrivé ;

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron !

SOSIE.

En nous formant, nature a ses caprices,
Divers penchans en nous elle fait observer.
Les uns, à s'exposer trouvent mille délices ;
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis ....

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle sorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Ensuite ?

SOSIE.

On m'est venu troubler & mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Sosie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du Port, envoyé vers Alcmène ;
Et qui, de nos secrets, a connoissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes !

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure.
Ce moi, plutôt que moi, s'est au logis trouvé ;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit ?
Est-ce songe ? est-ce ivrognerie ?
Aliénation d'esprit ?
Ou méchante plaisanterie ?

SOSIE.

Non, c'eſt la choſe comme elle eſt,
Et point du tout conte frivole.
Je ſuis homme d'honneur, j'en donne ma parole;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis, que croyant n'être qu'un ſeul Soſie
Je me ſuis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalouſie,
L'un eſt à la maiſon, & l'autre eſt avec vous;
Que le moi que voici, chargé de laſſitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard & diſpos,
Et n'ayant d'autre inquiétude,
Que de battre & caſſer des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confeſſe,
D'un eſprit bien poſé, bien tranquille, bien doux,
Pour ſouffrir qu'un valet de chanſons me repaiſſe.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous ſavez que d'abord tout ceſſe.

AMPHITRYON.

Non, ſans emportement je te veux écouter,
Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conſcience,
Au myſtère nouveau que tu me viens conter,
Eſt-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raiſon; & la choſe à chacun
Hors de créance doit paroître.
Ceſt un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le ſens commun;
Mais cela ne laiſſe pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins d'être inſenſé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, ſans une peine extrême;
Je me ſuis, d'être deux, ſenti l'eſprit bleſſé;
Et long-tems d'impoſteur j'ai traité ce moi-même,
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé;
J'ai vu que c'étoit moi, ſans aucun ſtratagême:
Des pieds juſqu'à la tête, il eſt comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes,
Enfin deux goutes de lait
Ne ſont pas plus reſſemblantes;
Et, n'étoit que ſes mains ſont un peu trop peſantes,
J'en ſerois fort ſatisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maiſon?

SOSIE.

Bon, entré ? Hé de quelle forte !
Ai-je voulu jamais entendre de raifon ?
Et ne me fuis-je pas interdit notre porte !

AMPHITRYON.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos fent encore une douleur très-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vraiment!

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre ?

SOSIE.

Oui moi. Non pas le moi d'ici ;
Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le Ciel de me parler ainfi.

SOSIE.

Ce ne font point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a roffé comme il faut;
C'eft un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme ?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi ?

SOSIE.

Par une raifon affez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraud ? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même forte ?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robufte que moi ;
Ce moi, qui s'eft de force emparé de la porte ;
Ce moi qui m'a fait filer doux ;
Ce moi, qui le feul moi veut être ;
Ce moi, de moi-même jaloux ;
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'eft fait connoître ;
Enfin ce moi, qui fuis chez nous ;

Ce moi, qui s'eſt montré mon maître;
Ce moi, qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il ſe ſoit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, ſi j'ai bu que de l'eau;
A mon ſerment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au ſommeil tes ſens ſe ſoient portés,
Et qu'un ſonge fâcheux, dans ſes confus myſtères,
T'ait fait voir toutes les chimères
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout auſſi peu. Je n'ai point ſommeillé,
Et n'en ai même aucune envie:
Je vous parle bien éveillé,
J'étois bien éveillé ce matin, ſur ma vie;
Et bien éveillé même étoit l'autre Soſie,
Quand il m'a ſi bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suis-moi, je t'impoſe ſilence.
C'eſt trop me fatiguer l'eſprit;
Et je ſuis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter, d'un valet, les ſottiſes qu'il dit.

SOSIE *à part.*

Tous les diſcours ſont des ſottiſes,
Partant d'un homme ſans éclat;
Ce ſeroient paroles exquiſes,
Si c'étoit un Grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons ſans davantage attendre.
Mais Alcmène paroît avec tous ſes appas;
En ce moment, ſans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va ſurprendre.

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRYON, CLEANTHIS, SOSIE.

ALCMENE *ſans voir Amphitryon.*

ALlons pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages;
Et les remercier des ſuccès glorieux,
Dont Thèbes, par ſon bras, goûte les avantages.
(*appercevant Amphitryon.*)
O Dieux!

AMPHITRYON.

Faſſe le Ciel, qu'Amphitryon vainqueur,
Avec plaiſir ſoit revu de ſa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,

Vous redonne à mes yeux avec le même cœur ;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame !

ALCMENE.

Quoi, de retour si-tôt ?

AMPHITRYON.

Certes, c'est, en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage ;
Et ce, *Quoi, si-tôt de retour* ?
En ces occasions, n'est guère le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'osois me flatter, en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment desiré,
Donne à tous les instans une longueur extrême ;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois. . .

AMPHITRYON.

Non, Alcmène, à son impatience
On mesure le tems en de pareils états ;
Et vous comptez les momens de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue,
Et ce dont on chérit la vue,
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur ;
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres transports de joie & de tendresse.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire ;
Et, si vous vous plaignez de moi,
Je ne sais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre au soin de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment ?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvemens d'une entière alégresse ?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là ?

ALCMENE.

Que même votre amour,
Montra dans mon accueil une joie incroyable ;
Et que m'ayant quittée à la pointe du jour ;
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour,
Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON.

Est-ce que du retour que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre ame
A prévenu la vérité ?
Et que m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit, vers ma flamme,
Assez amplement acquité ?

ALCMENE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre ame,
Du retour d'hier au soir, brouillé la vérité ?
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flamme,
Ravir toute l'honnêteté ?

AMPHITRYON.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCMENE.

C'est ce qu'on peut donner pour change,
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

ALCMENE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guère de jeu, que trop loin on ne mène.

ALCMENE.

Sans doute ; & pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que, par-là, vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

ALCMENE.

Est-ce donc que par cette feinte,
Vous desirez vous égayer ?

AMPHITRYON.

Ah, de grace, cessons, Almène, je vous prie,
Et parlons sérieusement !

ALCMENE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi! vous osez me soutenir en face,
Que plutôt qu'à cette heure, on m'ait ici pu voir?

ALCMENE.

Quoi! vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier, en ces lieux, vous vîntes sur le soir!

AMPHITRYON.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &, dès avant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON *à part.*

Ciel! un pareil débat s'est-il pu voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne seroit étonné?
Sosie.

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRYON.

Alcmène, au nom de tous les Dieux,
Ce discours a d'étranges suites;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense mûrement aussi,
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats?
Et les cinq diamans que portoit Ptérélas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRYON.

Quoi! je vous ai déja donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné?

ALCMENE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment?

ALCMENE *montrant le nœud de diamans à sa ceinture.*

Le voici.

AMPHITRYON.

Sosie!

SOSIE *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque, & je le tiens ici,
Monsieur : la feinte est inutile.

AMPHITRYON *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE *présentant à Amphitryon le nœud de diamans.*

Est-ce une vision ?

Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

AMPHITRYON.

Ah ciel ! O juste ciel !

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte ;
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Romps vîte ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vuide.
Il faut que, par magie, on ait su le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il soit venu, sans guide,
Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide ?

SOSIE *à Amphitryon.*

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort ;
Et, de même que moi, Monsieur, vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tais-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble ?

AMPHITRYON *à part.*

O Ciel, quel étrange embarras !
Je vois des incidens qui passent la nature ;
Et mon honneur redoute une aventure,
Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour pressé ?

AMPHITRYON.

Non ; mais, à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMENE.

Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous.

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cause,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans qui vous peuvent saisir,

Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire ?

AMPHITRYON.

Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise ;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie, à plus d'une reprise.

AMPHITRYON *à part.*

Ah ! d'un si doux accueil je me serois passé !

ALCMENE.

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre cœur avec véhémence
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aise de me revoir, les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'étoit donné ;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence
Ne me parut si tendre & si passionné.

AMPHITRYON *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné ?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas ;
Et s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plaît ?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête-à-tête, ensemble nous soupâmes ;
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble ?

ALCMENE.

Assurément. Quelle est cette demande ?

AMPHITRYON *à part.*

Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande ?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRYON.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible ;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitryon !

AMPHITRYON.

Perfide !

ALCMENE.

Ah, quel emportement!

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence :
Ce revers vient à bout de toute ma constance ;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De quoi donc vous venger? & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas ; mais ce n'étoit pas moi :
Et c'est un désespoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi ;
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me trop voir condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus ;
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.
C'est le moins qu'on doit voir ; & les choses peut-être
Pourront n'en pas là demeurer.
Le deshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir ;
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frère déja peut hautement répondre,
Que, jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté ;
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère
Jusques à présent inouï ;
Et, dans les mouvemens d'une juste colère,
Malheur à qui m'aura trahi.

SOSIE.

Monsieur . . . .

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS *à Alcmène.*

Faut-il ....

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.

Laisse-moi seule, & ne suis point mes pas.

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS *à part.*

IL faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle ;
Mais le frère sur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE *à part*

C'est ici, pour mon Maître, un coup assez touchant ;
Et son aventure est cruelle
Je crains fort pour mon fait quelque chose approchant ;
Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

CLEANTHIS *à part.*

Voyez s'il me me viendra seulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être ?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.
Dieu te garde, Cléanthis.

CLEANTHIS.

Ah, ah, tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous !

SOSIE.

Mon Dieu ! Qu'as-tu ? Toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises.

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien ? Dis.

SOSIE.

J'appelle sur rien,
Ce qui, sur rien, s'appelle en vers, ainsi qu'en prose ;
Et rien, comme tu le sais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLEANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infame,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà. D'où te vient donc ce transport furieux ?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

SOSIE.

Et quel ?

CLEANTHIS.

Quoi, tu fais l'ingénu !
Est-ce qu'à l'exemple du Maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

SOSIE.

Non, je sais fort bien le contraire ;
Mais, je ne t'en fais pas le fin,
Nous avions bu, de je ne sais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuser par ce trait....

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire,
J'étois dans un état où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la manière
Donc tu m'as su traiter étant venu du Port ?

SOSIE.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport :
Je suis équitable & sincère,
Et me condamnerai moi-même, si j'ai tort.

CLÉANTHIS.

Comment ! Amphitryon m'ayant su disposer,
Jusqu'à ce que tu vins, j'avois poussé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLÉANTHIS.

Comment, bon.

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage !
J'avois mangé de l'aïl, & fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur ;
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche ;
Et jamais un mot de douceur

Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi, je ne couchai point ?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible ?

CLEANTHIS.

Traître, il n'est que trop assuré;
C'est de tous les affronts, l'affront le plus sensible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé,
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE *à part.*

Vivat, Sosie.

CLEANTHIS.

Hé quoi, ma plainte a cet effet !
Tu ris après ce bel ouvrage ?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait !

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage ?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage.

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement ! Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai dans l'ame une raison très-forte,
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi ?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi,
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
Je m'appréhandois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur, & sachons donc pourquoi ?

SOSIE.

Les Médecins disent, quand on est ivre,

Que de sa femme on se doit abstenir ;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans pesans & qui ne sauroient vivre.
Vois, si mon cœur n'eut su de froideur se munir,
Quels inconvéniens auroient pu s'en ensuivre !

CLÉANTHIS.

Je me moque des Médecins
Avec leurs raisonnemens fades.
Qu'ils règlent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains ;
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;
Et sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encor, avec leurs loix sévères,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal ;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin, ni tems qui puisse être fatal
A remplir les devoirs de l'amour conjugal ;
Et les Médecins sont des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en supplie, appaise ton courroux,
Ce sont d'honnêtes gens, quoique le monde en dise.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise ;
Et je me veux venger tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'user, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi ?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,
Lâche ! que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah ! pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis, il y va trop du nôtre.
Gardes-toi bien de suivre ce transport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose....

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause.
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *à part.*

JE viens prendre le temps de rappaiser Alcmène,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccommoder.
(à Cleanthis.)
Alcmène est là-haut, n'est-ce pas ?

CLEANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude,
Qui cherche de la solitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

SOn chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cleanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable ?

CLEANTHIS.

Que, si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.
Mais aux hommes, par trop vous êtes accrochées;
Et vous seriez ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vraiment . . . . .

SOSIE.

Les voici. Taisons-nous.

SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me déſeſpérer ?
Hélas ! arrêtez, belle Alcmène.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace . . . .

ALCMENE.

Laiſſez-moi.

JUPITER.

Quoi . . . . .

ALCMENE.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

JUPITER, *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & ſa douleur m'afflige.
(*haut.*)
Souffrez que mon cœur . . . .

ALCMENE.

Non, ne ſuivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMENE.

Où vous ne ſerez pas.

JUPITER.

Ce vous eſt une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop ſerré,
Pour pouvoir un moment en être ſéparé.
Je vous ſuivrai par-tout, Alcmène.

ALCMENE.

Et moi par-tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je ſuis donc bien épouvantable ?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monſtre effroyable ;
Un monſtre cruel, furieux,
Et dont l'approche eſt redoutable ;

Comme un monſtre à fuir en tous lieux.
Mon cœur ſouffre, à vous voir, une peine incroyable.
C'eſt un ſupplice qui m'accable ;
Et je ne vois rien ſous les Cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous ſupportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas, que votre bouche dit !

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage ;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé, que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monſtre regarder ?

ALCMENE.

Ah, juſte Ciel ! cela ſe peut-il demander ?
Et n'eſt-ce pas pour mettre à bout une ame ?

JUPITER.

Ah ! d'un eſprit plus adouci....

ALCMENE.

Non, je ne veux du tout vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainſi ?
Eſt-ce là cet amour ſi tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'eſt pas ; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'eſt plus, cet amour, tendre & paſſionné ;
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent mille bleſſures,
Cruellement aſſaſſiné.
C'eſt, en ſa place, un courroux inflexible,
Un vif reſſentiment, un dépit invincible,
Un déſeſpoir d'un cœur juſtement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront ſenſible,
Autant qu'il eſt d'accord de vous avoir aimé ;
Et c'eſt haïr autant qu'il eſt poſſible.

JUPITER.

Hélas ! que votre amour n'avoit guère de force,
Si de ſi peu de choſe on le peut voir mourir !
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir ?

ALCMENE.

Ah ! c'eſt cela dont je ſuis offenſée,
Et que ne peut pardonner mon courroux !
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins bleſſée.
La jalouſie a des impreſſions,
Dont bien ſouvent la force nous entraîne ;
Et l'ame la plus ſage, en ces occaſions,
Sans doute, avec aſſez de peine,
Répond de ſes émotions.
L'emportement d'un cœur, qui peut s'être abuſé,
A de quoi ramener une ame qu'il offenſe ;
Et, dans l'amour qui lui donne naiſſance,
Il trouve au moins, malgré toute ſa violence,
Des raiſons pour être excuſé.
De ſemblables tranſports contre un reſſentiment,
Pour défenſe toujours ont ce qui les fait naître ;
Et l'on donne grace aiſément
A ce dont on eſt pas le maître.
On paſſe aux mouvemens d'une fureur extrême ;
Que, ſans cauſe, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Bleſſer la tendreſſe & l'honneur
D'un cœur qui chèrement nous aime ;
Ah ! c'eſt un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon, Alcmène, il ſe faut rendre.
Cette action, ſans doute, eſt un crime odieux,
Je ne prétends plus la défendre.
Mais ſouffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui ſe prendre
De ce tranſport injurieux,
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal,
C'eſt l'époux qu'il faut regarder en coupable ;
L'amant n'a point de part en ce tranſport brutal,
Et, de vous offenſer, ſon cœur n'eſt point capable ;
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penſer,
Trop de reſpect & de tendreſſe ;
Et, ſi de faire rien à vous pouvoir bleſſer
Il avoit eu la coupable foibleſſe,
De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux eſt ſorti de ce reſpect ſoumis,
Où pour vous l'on doit toujours être ;
A ſon dur procédé l'époux s'eſt fait connoître ;
Et, par le droit d'hymen, ils s'eſt cru tout permis.
Oui, c'eſt lui qui, ſans doute, eſt criminel vers vous ;

Lui seul a maltraité votre aimable personne ;
Haïssez, détestez l'époux,
J'y consens, & vous l'abandonne.
Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne ;
N'en jetez pas sur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable ;
Et, pour être enfin équitable,
Ne ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah ! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles,
Et, pour les esprits irrités,
Ce sont des contre-temps que de telles paroles !
Ce détour ridicule est envain pris par vous.
Je ne distingue rien en celui qui m'offense ;
Tout y devient l'objet de mon courroux,
Et, dans sa juste violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.
Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée,
Et des mêmes couleurs par mon ame blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux ;
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensés,
Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison, lorsque vous m'immolez
A vos ressentimens, en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moi vous anime ;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est avec droit, que mon abord vous chasse ;
Et que de me fuir en tous lieux
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux :
C'est un crime à blesser les hommes & les Dieux,
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que contre moi votre haîne ramasse
Tous ses traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace ;
Pour vous la demander je me jette à genoux ;

Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont un ame
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,
Me refuse la grace où j'ose recourir;
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurois plus souffrir.
Oui, cet état me désespère.
Alcmène, ne présumez pas
Qu'aimant comme je fais vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, sous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triste cœur;
Et, de mille vautours, les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable.
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous ramène,
Et ne laisse en votre ame, après ce triste jour,
Aucune impression de haîne,
Au souvenir de mon amour.
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

ALCMENE.

Ah, trop cruel époux!

JUPITER.

Dites; parlez Alcmène.

ALCMENE.

Faut-il encor, pour vous, conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose,
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine ....

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haîne.

JUPITER.

Vous me haïssez donc ?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort ;

Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis sur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne sauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure.

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable ;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.
(Sosie & Cléanthis se mettant aussi à genoux.)
Résolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMENE.

Hélas ! ce que je puis résoudre
Paroît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop su me trahir ;
Dire qu'on ne sauroit haïr,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

JUPITER.

Ah ! belle Alcmène, il faut que comblé d'alégresse ... ;

ALCMENE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Va, Sosie, & dépêche-toi ;
Vois, dans les doux transports dont mon ame est charmée,
Ce que tu trouveras d'Officiers de l'Armée,
Et les invite à dîner avec moi.

(bas à part.)

Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCÈNE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Hé bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage,
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous faſſions, entre nous un peu de paix auſſi,
Quelque petit rapatriage ?

CLEANTHIS.

C'eſt pour ton nez, vraiment. Cela ſe fait ainſi.

SOSIE.

Quoi ! tu ne veux pas ?

CLEATHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guère,
Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, reviens.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien ;
Et je veux être à mon tour en colère.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laiſſe-moi faire ;
On ſe laſſe, par fois, d'être femme de bien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON *seul.*

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
Et, des tours que je fais, à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache.
Je ne saurois trouver, portant par-tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassemens, & de leur alégresse,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apprête,
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,
Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne tout bas cent malédictions.
Ah, qu'on est peu flatté de louange & d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque, dans l'ame, on souffre une vive douleur;
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalousie, à tout propos,
Me promène sur ma disgrace;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste cahos.
Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne,
On lève les cachets qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne,
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.

La nature par fois produit des ressemblances,
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer:
Et dans tous ces rapports sont mille différences,
Dont se peut une femme aisément s'aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout temps les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par-tout en sont faits,
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire,
Je fusse contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
Et voir si ce n'est point une vaine chimère,
Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit.
Ah, fasse le Ciel équitable,
Que ce penser soit véritable,
Et, que pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit!

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE *sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu par Amphitryon.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiète.
Et je me sens, par ma planète,
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRYON, *sans voir Mercure*

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

AMPHITRYON, *appercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*

Ah, ouvre !

MERCURE.

Comment, ouvre ? Et qui donc es-tu, toi
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte ?

AMPHITRYON.

Quoi ! tu ne me connois pas ?

MERCURE.

Non.
Et n'en ai point la moindre envie.

AMPHITRYON, *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?
Est-ce un mal répandu ? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie, oui, c'est mon nom,
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien ?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande ?
Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRYON.

Moi, pendard, ce que je demande ?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parles, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attends, traître. Avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre ;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'enverrai d'ici des Messagers fâcheux

AMPHITRYON.

O Ciel ! vit-on jamais une telle insolence ?
Le peut-on concevoir d'un Serviteur, d'un gueux ?

MERCURE.

Hé bien, qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?

M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?
Comme il les écarquille & paroît effaré !
Si des regards on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes,
Avec ces impudens propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE.

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparoître,
Tu pourra y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah, tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un Valet qui s'attaque à son Maître.

MERCURE.

Toi, mon Maître ?

AMPHITRYON.

Oui, coquin. M'ose-tu méconnoître ?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui hors moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitryon ?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah, quelle vision !
Dis-nous un peu. Quel est le cabaret honnête ;
Où tu t'es coiffé le cerveau ?

AMPHITRRYON.

Comment, encore ?

MERCURE.

Étoit-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRYON.

Ciel !

MERCURE.

Étoit-il vieux ou nouveau ?

AMPHITRYON.

Que de coups !

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah ! je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon pauvre ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment, Amphitryon est là-dedans ?

MERCURE.

Fort bien,
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux pas qu'il punisse
L'excès de tes témérités.

SCENE III.

AMPHITRYON, *seul.*

AH, quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame ?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit ?
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flâme !
A quel parti me doit résoudre ma raison ?
Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre ?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison ?
Ah, faut-il consulter, dans un affront si rude ?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager ;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCENE IV.

AMPHITRYON, SOSIE, NAUCRATES ET POLIDAS *dans le fond du Théâtre.*

SOSIE, *à Amphitryon.*

Monfieur, avec mes foins, tout ce que j'ai pu faire,
C'eft de vous amener ces Meffieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah! vous voilà ?

SOSIE.

Monfieur.

AMPHITRYON.

Infolent, téméraire.

SOSIE.

Quoi ?

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainfi.

SOSIE.

Qu'eft-ce donc, qu'avez-vous ?

AMPHITRYON, *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, miférable ?

SOSIE, *à Naucrates & à Polidas.*

Holà, Meffieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Ah, de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi fuis-je coupable ?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud ?
(à Naucrates.)
Laiffez-moi fatisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorfque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'eft.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Daignez nous dire au moins quel peut être fon crime.

SOSIE.

Meſſieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment, il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nés ;
Et de joindre encor la menace
A mille rapports effrénés.
(voulant le frapper.)
Ah, coquin !

SOSIE, *tombant à genoux.*

Je ſuis mort.

NAUCRATES, *à Amphitryon*

Calmez cette colère.

SOSIE.

Meſſieurs.

POLIDAS, *à Soſie.*

Qu'eſt-ce ?

SOSIE.

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le ſalaire
Des mots, où, tout-à-l'heure, il s'eſt émancipé.

SOSIE.

Comment cela ſe peut-il faire,
Si j'étois par votre ordre, autre part occupé ?
Ces Meſſieurs ſont ici, pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il eſt vrai qu'il nous vient de faire ce meſſage ;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des tranſports d'une ame ſatisfaite
D'avoir d'Alcmène appaiſé le courroux.
(Soſie ſe relevant.)

AMPHITRYON.

O Ciel, chaque inſtant, chaque pas,
Ajoute quelque choſe à mon cruel martyre !
Et dans ce fatal embarras,
Je ne ſais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que de chez vous, il vient de nous conter,
Surpaſſe ſi fort la nature,
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons, vous y pourrez ſeconder mon effort ;
Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce myſtère, & ſachons notre ſort.
Hélas, je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort !
(Amphitryon frappant à la porte de ſa maiſon.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JUPITER.

JUPITER.

Quel bruit à deſcendre m'oblige ?
Et qui frappe en maître où je ſuis ?

AMPHITRYON.

Que vois-je juſtes Dieux !

NAUCRATES.

Ciel, quel eſt ce prodige !
Quoi, deux Amphitryons ici nous ſont produits ?

AMPHITRYON, *à part.*

Mon ame demeure tranſie.
Hélas, je n'en puis plus, l'aventure eſt à bout ;
Ma deſtinée eſt éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAURCATES.

Plus mes regards ſur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre eſt ſemblable.

SOSIE,

SOSIE, *paſſant du côté de Jupiter.*

Meſſieurs, voici le véritable,
L'autre eſt un impoſteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suſpend ici mon jugement.

AMPHITRYON.

C'eſt trop être éludé par un fourbe exécrable,
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES, *à Amphitryon, qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi.

NAUCRATES.

Dieux ! que voulez-vous faire !

AMPHITRYON

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau, l'emportement eſt fort peu néceſſaire;
Et, lorſque, de la ſorte, on ſe met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui, c'eſt un enchanteur, qui porte un caractère,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRYON, *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon Maître eſt homme de courage,
Et ne ſouffrira pas que l'on batte ſes gens.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi m'aſſouvir, dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATES, *arrêtant Amphitryon.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi, mon honneur de vous reçoit ce traitement !
Et mes amis, d'un fourbe, embraſſent la défenſe !
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obſtacle à mon reſſentiment !

NAUCRATÈS.

Que voulez-vous qu'à cette vue
Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitryons,
Toute notre chaleur demeure ſuſpendue ?
A vous faire éclater notre zèle aujourd'ui,
Nous craignons de faillir & de vous méconnoître :
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître ;
Du ſalut des Thébains le glorieux appui ;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui,
Et ne ſaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'eſt point douteux,
Et l'impoſteur, par nous, doit mordre la pouſſière :
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'eſt un coup trop haſardeux,
Pour l'entreprendre ſans lumière.
Avec douceur laiſſez-nous voir
De quel côté peut être l'impoſture ;
Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra pas dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon ; & cette reſſemblance,
A douter de tous deux, vous peut autoriſer.
Je ne m'offenſe point de vous voir en balance ;
Je ſuis plus raiſonnable, & ſais vous excuſer.
L'œil ne peut entre nous faire de différence ;
Et je vois qu'aiſément on s'y peut abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main ;
C'eſt un mauvais moyen d'éclaircir ce myſtère ;
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous eſt Amphitryon ;
Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paroître.
C'eſt à moi de finir cette confuſion;
Et je prétends me faire à tous ſi bien connoître,
Qu'aux preſſantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même ſoit d'accord du ſang qui m'a fait naître;
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occaſion.
C'eſt aux yeux des Thébains que je veux avec vous
De la vérité pure, ouvrir la connoiſſance ;
Et la choſe, ſans doute, eſt aſſez d'importance,
Pour affecter la circonſtance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmène attend de moi ce public témoignage ;
Sa vertu, que l'éclat de ce déſordre outrage,

Veut qu'on la justifie ; & j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;
Et des plus nobles Chefs je fais un assemblage,
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Sosie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, Messieurs, ce mot termine
Toute l'irrésolution ;
Le véritable Amphitryon,
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

AMPHITRYON.

O Ciel, puis-je plus bas me voir humilié !
Quoi, faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire ;
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié !

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Vous vous plaignez à tort, permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement, qui doit rendre
Les ressentimens de saison.
Je ne sais pas s'il impose ;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avoit raison.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, & flattez l'imposture.
Thèbes en a pour moi de tout autre que vous ;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends ; & saurai décider
Le différend en leur présence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par-là peut-être t'évader ;
Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à présent répondre ;
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y sauroit soustraire ;
Et, jusques aux Enfers, j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON, *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux,
Et chez moi venons à main forte
Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Point de façon, je vous conjure,
Entrons vîte dans la maison.

NAUCRATES.

Certes, toute cette aventure
Confond le sens & la raison.

SOSIE.

Faites trève, Messieurs, à toutes vos surprises ;
Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain,
(seul.)
Que je vais m'en donner & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises !
Je brûle d'en venir aux prises ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

Arrête. Quoi, tu viens ici mettre ton nez,
Impudent, flaireur de cuisine ?

SOSIE.

Ah, de grace, tout doux !

MERCURE.

Ah, vous y retournez ?
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas, brave & généreux moi,
Modère-toi, je t'en supplie.
Sosie épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pu te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie, en tous lieux, on sait me reconnoître,
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies ;
Et, parmi leurs contentions,
Faisons en bonne paix, vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul ; & je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE

Du pas devant, sur moi, tu prendras l'avantage;
Je serai le cadet, & tu seras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frère incommode, & n'est pas de mon goût,
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique!
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise !
En cette qualité, souffre-moi près de toi.
Je te serai par-tout une ombre si soumise,
Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier; immuable est la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las ! à quelle étrange disgrace,
Pauvre Sosie, es-tu réduit ?

MERCURE.

Quoi! ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends ?

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entends;
Et je parle d'un vieux Sosie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîné l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE, *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

MERCURE.

Que dis-tu ?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage ?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille:
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un Perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE, *seul.*

O Ciel, que l'heure de manger,
Pour être mis dehors, est une maudite heure.
Allons, cédons au sort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie,
Et par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie,
Au malheureux Amphitryon.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VIII.

AMHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÉS; SOSIE, *dans un coin du Théâtre, sans être apperçu.*

AMPHITRYON, *à plusieurs autres Officiers qui l'accompagnoient.*

ARrêtez-là, Messieurs, suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLÉS.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRYON.

Ah, de tous les côtés, mortelle est ma douleur!
Et je souffre pour ma flamme
Autant que mon honneur.

POSICLÉS.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit;
Alcmène sans être coupable ....

AMPHITRYON.

Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable;
Et sans consentement l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée;
Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux délais,
Et c'est un procédé dont j'ai l'ame blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jetter dans ses intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Écouter, d'un ami, raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à faire;

Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me sauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystère,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point;
Et, de vous, il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHTIRYON.

Allons.

SOSIE, *à Amphitryon.*

Je viens, Monsieur, subir à deux genoux,
Le juste châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Lève-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me des-Sosie enfin,
Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne?

SCENE IX.

CLEANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLÉS, SOSIE.

CLEANTHIS.

O Ciel !

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainſi ?
Quelle eſt la peur que je t'inſpire ?

CLEANTHIS.

Las ! vous êtes là-haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Ne vous preſſez point, le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on deſire ;
Et qui, ſi l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble & de ſouci.

SCENE X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLÉS, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous; & ſachez, par avance,
Que c'eſt le grand Maître des Dieux,
Que ſous les traits chéris de cette reſſemblance,
Alcmène a fait du Ciel deſcendre dans ces lieux.

Et quant à moi, je fuis Mercure,
Qui, ne fachant que faire, ai roffé tant foit peu
Celui dont j'ai pris la figure ;
Mais, de s'en confoler, il a maintenant lieu ;
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, Monfieur le Dieu, je fuis votre valet,
Je me ferois paffé de votre courtoifie.

MERCURE.

Je lui donne à préfent congé d'être Sofie,
Je fuis las de porter un vifage fi laid ;
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambroifie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

(Mercure s'envole dans le Ciel.)

SOSIE.

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie !
Ta fureur s'eft par trop acharnée après moi ;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLÈS, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de fa foudre, dans un nuage, fur fon aigle.*

Regarde, Amphitryon, quel eft ton impofteur,
Et, fous tes propres traits, vois Jupiter paroître,
A ces marques, tu peux aifément le connoître ;
Et c'eft affez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom qu'inceffamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter

N'a rien du tout qui déshonore ;
Et, sans doute, il ne peut être que glorieux,
De se voir le rival du souverain des Dieux.
Je n'y vois pour ta flamme, aucun lieu de murmure ;
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui tout Dieu que je suis, dois être le jaloux.
Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie ;
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'est point d'autre voie
Que de paroître son époux ;
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de sa foi ;
Et que ce qu'il a reçu d'elle,
N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le Seigneur Jupiter sait dorer la pillule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts,
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle ;
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste Univers.
L'éclat d'une fortune, en mille biens féconde,
Fera connoître à tous, que je suis ton support ;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données.
C'est un crime, que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des Arrêts des destinées.

(Il se perd dans les nues.)

NAUCRTATES.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes....

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes,
C'est un mauvais embarquement ;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,

Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde;
Mais enfin coupons aux discours;
Et que chacun chez soi doucement se retire.
Sur telles affaires toujours
Le meilleur est de ne rien dire.

FIN.